Marie-France Leblond-Kurkjian

Les Kurkjian-Danten
Une famille amiénoise dans la tourmente

Mai 1940 - Mars 1941

Lettres et Carnets

Les Soleils Bleus Éditions

Photo de couverture : Die Fl¸chtlingswagen sind hoch beladen mit den wenigen Habseligkeiten. Frankreich, bei Gien. 19.6.1940
Crédit : Bundesarchiv, Bild 146-1971-083-01 / Tritschler / CC-BY-SA 3.0
Auteur : Tritschler, 19 juin 1940

https://creativecommons.org/licenses/?lang=fr-FR

Photos et documents pages intérieures :
Collection privée de l'auteure

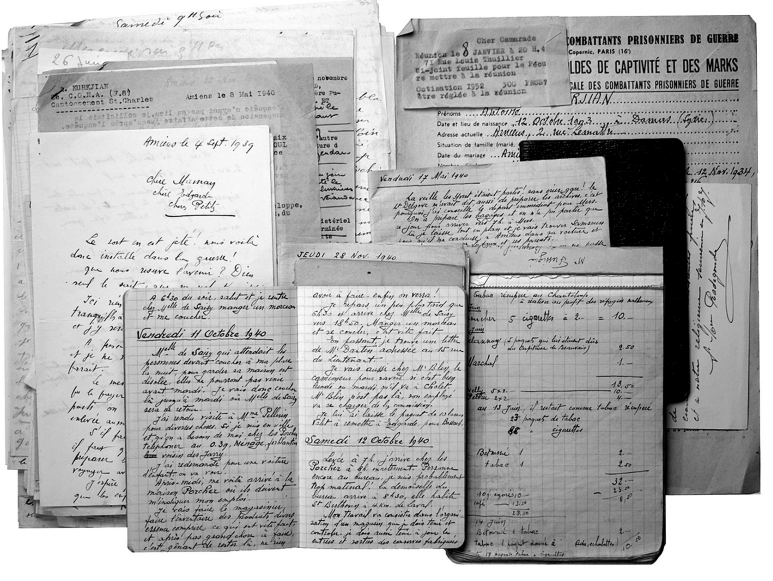
© Les Soleils Bleus Éditions, 2022
ISBN 978-2-918148-36-4
ISSN : 2609-312X - Témoins du Temps

editions@lessoleilsbleus.com
www.lessoleilsbleus.com

Ce recueil est dédié avant tout à :
Mes enfants, Jean-Sébastien et Guillaume et mes petits-enfants, Soledad, Siragan et Colline.
Mes sœurs, Monique (décédée en 2008), Nicole et Brigitte et leurs enfants ; respectivement :
Philippe et Yves ;
Sophie, Véronique, Fabrice, Thierry et Bruno ;
Florence, Antoine et Olivier.
Leurs nombreux petits-enfants et même arrière-petits-enfants.
Et bien sûr Catherine Defacques, qui nous est si proche.

Mes remerciements vont à :
Jean-Michel Héniquez pour son attention et son aide précieuses, particulièrement en informatique ;
Jean-Sébastien Leblond-Duniach pour son travail de cartographie et de mise en forme des clichés ;
Jean-François Leblond, pour son soutien et son aide.

Les Carnets


Amiens le 4 Sept 1949
Vendredi 11 Octobre 1940
Samedi 12 Octobre 1940
COMBATTANTS PRISONNIERS DE GUERRE
Copernic, PARIS (16e)
DES DE CAPTIVITÉ ET DES MARKS
Prénoms
Date et lieu de naissance
Adresse actuelle
Situation de famille
Date du mariage

Introduction

Il y a maintenant une dizaine d'années, j'ai pris le temps de regarder de plus près quelques dossiers dormant au milieu d'archives familiales diverses. Je me souviens très bien d'une chemise en papier kraft portant, au crayon, l'inscription « Nos lettres » ; une autre : « Lettres de mes parents… » Et puis d'autres chemises contenant différents vieux carnets, des feuillets divers, des enveloppes, des cartes postales militaires… Le tout daté de 1940 et 1941, extrêmement bien classé.

J'ai commencé à lire et décidé de reclasser toutes les lettres afin qu'elles se répondent chronologiquement et clarifient le récit qui en ressortait : le vécu d'une famille lors de *la débâcle et de l'exode* au commencement de la deuxième guerre mondiale. J'ai alors collecté, trié, classé les nombreux documents familiaux d'époque dont j'avais la chance de disposer : photographies, mais aussi factures, certificats médicaux, *ausweis,* etc., qui complètent lettres et carnets. Ils donnent aussi des informations sur les contraintes administratives et sécuritaires de l'occupation allemande, sur le prix des denrées… sur le quotidien de cette période.

Très vite, j'ai pensé que je devais transmettre à mes sœurs cette mémoire.

J'ai donc entrepris d'en faire la saisie informatique. Cela m'a pris beaucoup de temps. Lorsque j'eus terminé, j'avais plus de deux cents pages, que j'ai imprimées, rangées… et abandonnées.

C'était un travail de morte saison et le beau temps m'emmenait plutôt dehors, vers des occupations et plaisirs printaniers.

Quelques années plus tard, je me suis attaquée aux *Carnets* de mon père, des carnets de formats très différents, accompagnés de papiers de toutes sortes et de toutes couleurs sur lesquels il notait au jour le jour des événements, des itinéraires détaillés, cela durant toute la période où il était séparé de son épouse Edgarde, soit du 17 mai au 29 décembre 1940. Là encore, j'ai calé, jusqu'à ce que Jean-François, mon époux, m'incite à terminer et *à faire quelque chose* de ces documents, familiaux, certes, mais s'insérant dans un contexte dramatique.

C'était il y a quelques mois et cette fois, malgré l'arrivée du printemps, je m'y suis tenue. J'ai d'abord terminé de saisir le contenu des *Carnets*, mis en parallèle lettres et carnets, inséré notes et documents pour éclairer certains passages. J'ai également maintenu la distinction entre les carnets et les lettres.

J'étais passée de l'idée d'un recueil basique à quelque chose de plus élaboré.

Les lettres sont échangées d'abord entre mes parents, pour plus de commodité elles sont référencées sous leurs prénoms (Armen et Edgarde), puis elles circulent en triangle entre Edgarde, ses parents (bon-papa et bonne-maman) rentrés à Amiens, et Armen…

Pour éviter quelques redites ou remarques qui pouvaient compliquer la compréhension, j'ai dû opérer certaines sélections sans trahir l'esprit des documents.

Hormis deux lettres antérieures, lettres et carnets ont été rédigés entre le 17 mai 1940, date des premiers bombardements sur Amiens, et le 25 février 1941, moment où la famille au complet s'est de nouveau trouvée réunie à Amiens. Plus de lettres, donc. Le certificat de démobilisation de mon père, daté du 12 mars 1941, marque la fin du recueil.

L'histoire est celle de beaucoup de foyers français du Nord de la France (et de la Belgique) en 1940 : un mari, un père rappelé sous les drapeaux, puis battant en retraite, au milieu d'une armée française éclatée, désorganisée tandis que les familles, de leur côté, fuient, en direction de l'ouest ou du sud, les bombardements et l'occupation allemande. C'est l'inconnu : où aller ? Et quand les familles sont dispersées, comment avoir des nouvelles du conjoint, des parents ?

La « Chronique des réfugiés » du journal *Ouest-Eclair* *(cf. p. 14)* révèle l'inquiétude de bien des familles du Nord de la France, à la recherche de l'un ou plusieurs des leurs, d'amis… Des chroniques semblables existaient dans la plupart des quotidiens de la zone occupée.

Ainsi, la Croix-Rouge internationale estime que 90 000 enfants ont été perdus dans l'Exode, soit qu'ils se soient trouvés séparés de leurs parents lors de bousculades, mitraillages, bombardements, soit que leurs parents, débordés (les familles de quatre à dix enfants voire plus n'étaient pas rares), les confient à une mairie, un hôpital, une organisation charitable ou à un inconnu…

Avec l'armistice, signé le 22 juin 1940, les choses se stabilisent un temps : les soldats sont prisonniers, mais pourront peu à peu informer les familles, préciser où ils se trouvent. Mon père sera détenu à Laval, en Mayenne, tandis que ma mère, après avoir mis au monde Brigitte, sa troisième fille, s'est installée avec enfants et parents à Cholet, dans le Maine-et-Loire…

Cet ouvrage veut transmettre une histoire familiale, dans le contexte dramatique des débuts de la deuxième guerre mondiale. C'est aussi donner davantage de présence à ceux que le temps a éloignés, témoigner des liens étroits qui unissent une famille et lui donnent le courage de faire face à une redoutable adversité. Il s'inscrit dans la *micro-histoire*[1], celle qui nous parle du quotidien des populations ballotées par des événements qui souvent les dépassent.

---

1. Apparu dans les années quatre-vingts, ce terme cherche à donner davantage d'humanité à l'histoire plus officielle, celle des regards plus généraux, nécessaires certes, mais plus distants du quotidien vécu par les populations.

...ue de l'entre-Amiral, l'amiral de la ...te, secrétaire d'Etat à la Marine, ...d un nouvel hommage à celui que ...milieux maritimes ont déjà désigné ...me le futur grand chef.

Avis aux familles du personnel de la marine

Le commissaire général Bourdon, directeur de l'Intendance maritime de Brest, communique :

La direction de l'Intendance maritime et le Service de la Solde reçoivent chaque jour de très nombreuses demandes de renseignements sur la destination suivie par les officiers, officiers mariniers, quartiers-maîtres et marins rapatriés de Brest, ainsi que sur leur situation actuelle.

Ces services ne sont pas en mesure de fournir les renseignements demandés. Ils rappellent aux familles qu'il a été créé à Toulon un bureau où sont centralisés tous les renseignements sur la situation présente du personnel de la marine.

C'est à ce bureau qu'il convient d'écrire, en franchise postale, sous l'adresse suivante :

Monsieur le Directeur de l'Intendance Maritime de la IIIe Région Maritime, Bureau des Renseignements, Toulon (Var).

De bonnes nouvelles du « Richelieu »

Nous sommes heureux des bonnes nouvelles qui nous parviennent du *Richelieu*.

Le capitaine de vaisseau Marzin, brillant et énergique commandant de cette magnifique unité, est en parfaite santé, ainsi que le second, le capitaine de frégate Milloux, tout son état-major et équipage.

PETITE PÊCHE

AUDIERNE

Audierne, 2 août. — Sardines de rebut : 60 bateaux rentrés avec chacun de 50 à 300 kilos de sardines du mois 53-54, vendus aux usines à 650 le quintal.

Maquereaux : 16 bateaux sont rentrés avec chacun de 60 à 234 gros maquereaux vendus pour la consommation locale de 2 à 2 fr. 50 pièce.

Lomards : 3 bateaux sont rentrés avec chacun de 1 à 10 kilos de homards, vendus 12 frs. le kilo.

Divers : 10 canots sont rentrés avec tacaudes, vieilles, lieus et petites ...ntes vendus par lots, de 70 à 120 frs.

MARCHE AUX POISSONS

Marché de Paris

PARIS 2 août. — Pour la première fois on a eu des offres de poissons frais aux besoins. Cependant ce n'est toujours les colins, colinots, raies et sardines qui dominent sur le marché. Marché bien animé; cours fermes et tenus.

CRABES ET CRUSTACES. — On cote au kilo (cours extrêmes) :

Crabes, 14-16; bars, 30-40; cimes de mer dépouillés, 8-10; colins entiers, 7-8; colinots, 8-12; congres, 7-10; crevettes grises, 20-22; crevettes rouges, 72-80; daurades de Provence, 7-8; homards vivants, 22-...; homards morts, 18-20; langoustes vivantes, 35-38; langoustes mortes, 18-...; langoustines, 8-14; lottes, 14-15; maquereaux français, 9-10; merlans, 8, 12-11; raies entières, 7-8; rougets-barbets, 12-36; soles françaises, ...; ...; ...; turbots, 15-18.

Forges Nord-Est	—	700	»
Trélifilerie Havre	950 »	1000	»
Bethune	830 »	850	»
Anzin	780 »	780	»
Courrières	370 »	380	»
Lens	480 »	490	»
Marles	640 »	650	»
Nickel	—	1100	»

CHRONIQUE DES RÉFUGIÉS

Les personnes désirant des renseignements sur les réfugiés sont priées de mettre sur l'enveloppe : « OUEST-ECLAIR, service des réfugiés » et de rédiger lisiblement et brièvement toutes demandes.

ON RECHERCHE :

— Mme Haverbecque (22 ans), Monique Haverbecque (7 mois) et René Huguet (16 ans), de Béthune (Pas-de-Calais).

— Mme Auguste Olivier, d'Amiens et son fils Georges.

— Mme Jean Vizay-Malnaury, chargée à Vizay, ainsi que Bernard et Roger Malnaury, de l'Aisne.

— M. Julien Normand, de Dunkerque (Nord).

— Mme Louard-Malaquin, de Berlaimont (Nord).

— Mmes Gourmain et Brosse, de Vailly-sur-Aisne.

— MM. M. Revaux, J. Sorel et Toussaint Sugar, actuellement à Doullens, recherchent leurs familles.

— Mlle Antoine Franqueville et Mme la Directrice du Pensionnat de jeunes filles de Notre-Dame-de-Liesse (Pas-de-Calais).

— La famille Ernest Lecup, de Lille.

— Mme Deblois de Marnières, M. Caron, M. Blanchon-Caillaux et Mme Cholewa et ses deux enfants, de Rémilly (Nord).

— M. Joseph Delbey, de Valenciennes, qui était dernièrement à Rennes.

— La famille Delval, de Saint-Quentin.

— Mme Detres-Roseau, M. et Mme Prévost, de Saint-Pierre-les-Franqueville.

— Mlles Jeanne et Louise Boivin, de Louviers; Mme Jean Leclercq et sa fillette, de Secin et Mme Mercier et sa fille, de Corbie.

— M. Noël Delisny et ses filles, Raymonde (5 ans) et Marlène (4 ans), d'Humbauville.

— Mme Alfonsi Carrilet, institutrice, de Hergnies.

— Mme Cappellez, de Ribemont et ses deux filles.

— Mme Sylvain Wormser et M. Jacques Rozner.

— M. A. Detrez, de Valenciennes (72 ans).

— M. et Mme Favorel, de Tourcoing.

— M. Gustave Poupinet (37 ans), de Seizeurs.

— M. Marcel Bacon (37 ans), d'Amiens.

— M. Lesieutre et sa famille, de Rouen.

— Mme Arthur Brunel, de Richemont.

***

1.151. — Les familles Delesterre, Herbert, Lestoquoy de Clary, sont à Mamers (Sarthe).

1.152. — Mme Robert Dusoleux, de Grayrnick (Nord), est à l'école libre des filles, rue de la Gare à La Boussac (Ille-et-Vilaine).

1.153. — Mme Zéphirine Barber-Fontenay, de Sebro-le-Château, est à « Lamery », en Saint-Hélier, vers Vern (Ille-et-Vilaine).

1.154. — M. Depret Olineur, de Valenciennes, est chez M. Barberean, à la Grande-Haie, à Pont-Rousseau (Loire-Inférieure).

1.155. — M. Planard, de Sobre-le-Château, est chez M. Sorin, « La Jaunvraie », à Nantes-Chantenay (Loire-Inférieure).

1.156. — M. Carlsman-Lamlenne, de Carvin, est chez M. Prévost, 61 bis, rue Gutenberg, à Nantes-Chantenay (Loire-Inférieure).

1.157. — Mme Loir-Mortier, d'Ouvrainy, est chez M. Fleur Mortier, à ...de Cambrai ARRAS (P.-de-C.).

Le Docteur PARIS prévient sa dame, 4, rue St-Jean, à Loudun (Vienne), qu'il est en bonne santé à Arras, P.-de-C.

Louis DAMBRIN et personnel Dame réclament la famille GORNEILLE ... BAMBRIN. Rentrer à ARRAS (P.-de-C.).

Mme CLAEYS et ses enfants, Roland, réfugiés au Vieux Bourg de TAUPONT (Morbihan).

On rech. Mme LEVASSEUR-BRUYE et HUNAUT Paulette et Jean (Sorm...). — HAVAS RENNES n° 1164.

Mr LEJUSTE VALERE, de COLLERE (Nord), est chez M. GISLAIN, MESSAC (Ille-et-Vilaine).

Famille QUIDE-DHICHA, d'ARRAS, ... cherche SOUAL Marcel, CHATAGNES (Ille-et-Vilaine).

Nelly BOULON rech. Raymonde BOULON et enf. St-James, Les Rochers.

Mme DESCHAMPS, de Puisieux-Mont réf. Montreuil/Ille (I.-et-V.) dem. adr. famille Lassier, vétérinaire, St-Sauveur.

Mme WESTRELIN-ERNOUT et ses enfants, de MERVILLE, est au Chateau Cacé, Saint-Gilles (I.-et-V.).

GERARD, Aibes (Nord), réfugié chez Mme GIRARD, Bourgneuf-la-Forêt (Mayenne), rech. parents, amis, attelage.

Ernest BROUTARD, BAVAI (Nord) réfugié à Mée (Mayenne).

Le Rideau Lasseau, Mezuigneux, à Torcé-en-Charnie (Mayenne).

Mme et Mlle MAERTENS, à Merlieux par Uzel (C.-du-N.), dem. nouvelles David MAERTENS, de Roubaix.

Les familles Boulouile et Templeux d'Equancourt-Manancourt (Somme) sont à la Houlière, Caligny (Orne).

Mr FIQUET, de Puiseux-et-Clairiers réfugié à Saint-Alban, rech. son fils Bernard, réfugié en Bretagne avec l'hospital de Senlis.

Rech. Ernest VALANCHON, 73 ans, de Holnon (Aisne). Havas Rennes 1500.

Mr HOUDINET-BREHAUT, de Cuiseaux (Aisne), à Lassay (Mayenne), recherche enfants CHARBEAU et HOUDINET-DROUET, de REIMS.

Rech. M. P. LE RARBE parti du Mans mi-juin. — HAVAS RENNES no 1310.

Mr DUPERRIER et sa famille, réfugiés de l'Aisne, n'ayant pu avoir famille Chauvin le 18 juin peu avant Parthenay (Deux-Sèvres) sont priés de donner leur adresse à Georges BOURGES, Ouest-Eclair, RENNES.

Mme GAUCHETIEZ Rene est priée donner nouvelles à M. Grare, chez Mme Vaulion, à VIGNOC.

Maurice FRIBOU, réfugié à Lanhelin (I.-et-V.), dem. nouvelles des voisins de Marchiennes (Nord).

Mr PEERSMAN Gaston, de Tourcoing (Nord), actuell. à Peillac (Morbih.).

Mr et Mme Paul BERGHOF, de Saint-André-lez-Lille, recherchent parents et amis. Ecr. Berghof, O.-Eclair Rennes.

Divers

FABRIQUE DE CLOTURES
GRILLAGE simple torsion
TREILLAGE pour tennis, chenils
Bois, Piquets, pour vignes, vergers, ...
GERDLES CHATAIGNIER disponibles toutes longueurs. — NOZAIS, SAINT-BRIEUC, Téléph. : 7-17.

COIFFEURS Pour vos fourrures indétrissables, tous systèmes, adressez-vous MAISON **HENRY** 1, av. Barthou, RENNES. Appareils indétrissables, séchoirs, matériel. Grand choix appareils séchoirs, matériel d'occasion.

LA SOCIÉTÉ D'ASSURANCES « LES ASSOCIATIONS MUTUELLES »
« LE CONSERVATEUR »
dont les bureaux avaient été transférés provisoirement à Nozay (L.-I.), fait connaître à ses sociétaires que ses services ont réintégré le siège social.

Chapitre 1

1937-1939
Des années-bonheur à la guerre

En mai 1940, lorsque commencent les tragiques événements évoqués ici, mon grand-père a 61 ans, ma grand-mère, 57 ans. Ils semblent bénéficier d'une honnête aisance. Il semble que mon grand-père, natif de Longuevillette (26 kilomètres au nord d'Amiens), soit devenu directeur commercial dans une usine textile d'Amiens, après avoir commencé en bas de l'échelle. Ma grand-mère, native de Cavillon (environ 20 kilomètres à l'ouest d'Amiens), a été couturière et confectionne souvent les vêtements de la famille. C'est un couple courageux, prudent et économe, marqué par ses origines rurales. Ils ne ménagent pas leur peine ! C'est leur volonté et leur travail qui leur ont permis de se constituer un capital et de construire leur vie à Amiens.

On remarquera sur les photos l'air renfrogné, mais habituel de bon-papa. Ma mère m'avait raconté que son père (comme tant d'autres !) était revenu tristement changé de la guerre (la première, bien sûr). « Je ne le reconnaissais plus », disait-elle.

Edgarde vient de fêter ses 34 ans. Elle apparaît déjà telle que je l'ai connue, moi, la benjamine : sachant tout faire et n'ayant peur de rien, surtout pas du travail. Enfant unique, elle a reçu dans les années vingt l'éducation d'une jeune fille moderne et peut-être même un peu *garçonne* : arts décoratifs (elle peint sur porcelaine et sur velours, réalise de très jolis objets en étain repoussé, fabrique même une armoire que nous possédons toujours, bricole l'électricité), tennis, permis de conduire… Elle n'hésite d'ailleurs pas à se mêler d'architecture, gère maison, jardin, travaux…

Edgarde, juin 1926.

Mon père va sur 37 ans. Ses grands-parents ont quitté leur Arménie natale en 1871 et se sont installés en Syrie, à Damas, où existe une communauté arménienne dynamique. Soukias, son père, mort accidentellement en 1938, y avait acquis une situation relativement aisée. La famille Kurkjian est francophone et francophile. Armen, éduqué à Damas chez les lazaristes, est resté très pieux, très généreux et charitable. C'est un cœur d'or.

À Mers-les-Bains, sur l'esplanade du bord de mer : Armen très chic et très en avance sur la mode des trottinettes.

En arrière-plan, assis sur la digue : bon-papa et Nicole.

Envoyé en France pour y poursuivre ses études, il s'installe à Amiens en 1926… et fait la connaissance d'Edgarde !

Il décide dès lors de vivre du commerce de timbres dont il est un fin connaisseur. Cette passion philatélique était ancienne.

De droite à gauche : Nicole et Monique assises sagement dans la salle à manger de la maison rue Lemattre.

Il poussera son frère Siragan à ouvrir une agence philatélique à New York. Il avait d'ailleurs constitué une collection personnelle de timbres français très complète et de grande valeur. Pendant la guerre, une de ses grandes préoccupations sera de sauver cette collection, dont il dit, dans une lettre en date du 8 août 1940 : « N'oublie pas, c'est tout notre avenir et celui des enfants qui est là ! »

Il devient en outre représentant pour plusieurs entreprises (dont l'entreprise textile Bouët, à Cholet, dont il sera souvent question dans les lettres).

Il épouse Edgarde en 1929, est naturalisé français en 1934. En 1936, il a été dispensé de service actif, mais rappelé dans les services auxiliaires le 27 août 1939, alors que la guerre se profile.

Monique a 10 ans ; à l'école privée Sainte-Clotilde, c'est une excellente élève. En mai 1940, elle termine l'école primaire et entrera en 6e en octobre. Nicole n'a pas encore six ans. Elle fera son entrée à l'école élémentaire à la rentrée 1940.

Comme on pourra le constater, la famille s'investit lourdement dans l'éducation des filles.

En 1939, la famille s'est installée au 2 rue Lemattre *(cf. photos ci-dessus)*, après avoir mis en location par appartements l'ancienne

demeure du 62 boulevard Pasteur *(cf. photo p. 95)*, non loin de là. Les grands-parents occupent le premier étage, la famille Kurkjian occupe le reste de la maison. C'est une imposante bâtisse… sans jardin.

Par bonheur, mes grands-parents possèdent un assez grand jardin, au 296 rue Gaulthier de Rumilly. Ils y ont créé un potager, ont planté des arbres fruitiers… À l'époque, bien sûr, la maison actuelle n'existe pas, elle sera construite seulement au début des années soixante.

La famille Danten-Kurkjian au jardin, 296 rue Gaulthier de Rumilly (Armen prend la photo). De droite à gauche : bon-papa, bonne-maman tenant Monique sur ses genoux, Nicole sur les genoux de sa mère.

Par contre, le garage et un rangement en sous-sol existent (*cf. photo p. 94*) ainsi qu'un poulailler (la question des poules revient souvent dans les lettres) et un très joli abri de jardin : le *chalet*.

Mes grands-parents sont déjà les heureux propriétaires d'une résidence secondaire à Mers-les-Bains. Elle fait l'angle de la rue Frédéric Petit et de la rue Paul Viguier, d'où deux adresses *(cf. photo p. 95)*.

Ils l'avaient achetée pour permettre à leur fille, qui souffrait d'un début de goitre (suite aux privations de la première guerre mondiale ?), de profiter de l'air iodé. C'est ce que ma mère m'avait confié.

Vue de l'esplanade au début du siècle.
Les villas ont gardé aujourd'hui tout leur charme.

Pique-nique.
De droite à gauche : bon-papa, bonne-maman, Monique, Nicole, M. et Mme Lafaux, de grands amis de la famille que nous retrouverons au fil des courriers, Edgarde.

Des souvenirs encore ! Lucien Lafaux, philatéliste, travaillait avec Armen au commerce de timbres de collection. Toujours blagueur, comme le dit Edgarde dans ses lettres, il racontait souvent qu'il avait « sept trous de balle », lui qui avait été plusieurs fois blessé pendant la première guerre mondiale. C'était aussi un ami de la famille. Son épouse Léa et lui participaient souvent aux événements festifs à la maison, d'autant plus qu'ils n'avaient pas d'enfants. Mme Lafaux est ma future marraine.

Après l'invasion de la Pologne par l'Allemagne le 1er septembre 1939, l'Angleterre et la France n'ont plus d'autre choix : les deux pays déclarent la guerre à l'Allemagne nazie le 3 septembre 1939.

DERNIÈRE EDITION

L'INTRANSIGEANT

le journal de paris

Lundi 4 Septembre 1939 Dernière

LA GUERRE

LONDRES, depuis 11 heures...

PARIS, depuis 17 heures...

LA FRANCE et l'ANGLETERRE sont en état de guerre AVEC L'ALLEMAGNE

LONDRES, 3 septembre. — A 11 h. 15, M. Chamberlain a annoncé au peuple britannique, à la radio, qu'aucune réponse n'étant parvenue de Berlin à la demande anglaise de retrait des troupes allemandes de Pologne, l'Angleterre est en guerre depuis 11 heures avec l'Allemagne

COMMENT

DERNIÈRE MINUTE

Les Polonais contre-attaquent

1.500 morts en deux jours

RÉPUBLIQUE FRANÇAISE

RAPPEL IMMÉDIAT

DE

CERTAINES CATÉGORIES DE RÉSERVISTES

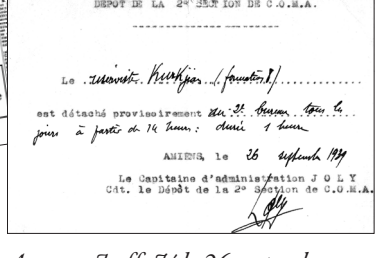
Par ordre du Ministre de la Défense Nationale et de la Guerre et du Ministre de l'Air, les officiers, sous-officiers et hommes de troupe des réserves porteurs d'un ordre ou fascicule de mobilisation de couleur blanche portant en surcharge le chiffre « 4 » (voir modèle au bas de cette affiche) se mettront en route immédiatement et sans délai sans attendre une notification individuelle.

Ils rejoindront le lieu de convocation indiqué sur leur ordre ou fascicule de mobilisation dans les conditions précisées par ce document.

Le vingt quatre août 1939 à six heures.

4

Les Ministres de la Défense Nationale et de la Guerre et de l'Air.


DEPOT DE LA 2e SECTION DE C.O.M.A.

Le réservist Kurkjian (fonctionnaire)

est détaché provisoirement au 2e bureau tous les jours à partir de 14 heures : durée 1 heure

AMIENS, le 26 septembre 1939

Le Capitaine d'administration J O L Y
Cdt. le Dépôt de la 2e Section de C.O.M.A.

Les réservistes ont déjà été rappelés le 24 août 1939.

Armen est affecté le 26 septembre au 2e COA ou COMA (commis et ouvriers d'administration).

Lettre d'Armen à Edgarde, à bonne-maman et à ses deux filles, toutes quatre à Mers-les-Bains, la reprise des classes ayant lieu alors en octobre.
La veille, le 3 septembre, la guerre a été déclarée à l'Allemagne.

Amiens, le 4 septembre 1939

Chère Maman,
Chère Edgarde,
Chères petites,

Le sort en est jeté ! Nous voilà donc installés dans la guerre ! Que nous réserve l'avenir ? Dieu seul le sait !

Ici, rien de nouveau, vous pouvez être tranquilles à mon sujet. Je suis au bureau et j'y serai certainement pour longtemps. À présent, je suis habillé en soldat et je ne suis pas trop mal à ce qu'il paraît.

Le menuisier est venu, je n'ai pas pu le payer parce que Savoye est fermé, parti on ne sait où ! Sa plaque est enlevée aussi de la porte.

S'il faut faire un nouveau voyage, il faut que maman vienne pour préparer le nécessaire, car on peut encore voyager jusqu'au 10 septembre.

J'espère que là-bas tout va bien et que les enfants s'amusent un peu mieux qu'à Amiens.

Hier, j'ai touché mon prêt, soit 2,50 francs !! Ce n'est pas mal ! On nous a donné cinq paquets de cigarettes à 0,70 franc le paquet, de sorte qu'il a fallu mettre 1 franc pour avoir ces cinq paquets ! Que vous écrire encore ? Oh oui ! à l'avenir, comme adresse, il faut mettre :

Armen Kurkjian
2e COMA F8
Amiens
(et ne plus mettre école de garçons)

Nous venons de recevoir la communication téléphonique de maman et nous attendons donc Edgarde pour demain.
À demain donc. Je vous embrasse toutes quatre très fort.

Armen

Le 19 février 1940, durant la drôle de guerre, Marguerite écrit à son amie Edgarde. Les extraits suivants donnent une idée de l'état d'esprit de bien des Français.

Marguerite est alors installée à Gournay-en-Bray en Seine-Maritime, probablement depuis la déclaration de guerre. Son mari, Lucien, est bien sûr mobilisé. Il est en temps normal chapelier place Gambetta à Amiens.

« Oui… C'est bien moi… Je suis impardonnable. Au début de notre arrivée ici, je n'avais pas le cœur à écrire… et puis ensuite, tant d'événements ont encore bouleversé notre vie !… (mais) tu sais, on n'oublie pas les amies, encore moins quand on se trouve dans un pays où tout vous est étranger… »

Les principales préoccupations apparaissent très vite. Depuis la déclaration de guerre du 3 septembre 1939, la France connaît en effet ce que l'on a appelé la drôle de guerre*, c'est-à-dire une guerre sans combats. L'armée française attend l'ennemi sur la ligne Maginot, ligne fortifiée complexe, en grande partie enterrée, édifiée au nord et à l'est afin de protéger le pays d'une attaque allemande.*

« … Tu sais que Lucien (époux de Marguerite) était sur les bords du Rhin et a goûté de la vie de tranchées… »

La ligne Maginot fait face à la ligne Siegfried allemande et, durant neuf mois, les ennemis semblent seulement s'observer.
Le pays se trouve donc dans une situation étrange, faite d'attente et d'incertitude. Les hommes, maris, fils sont mobilisés, parfois loin de chez eux.

… Et ton mari ? Est-il toujours à la caserne Saint-Roch ? Si tu pouvais avoir ce bonheur, tu serais encore heureuse pour le moment…

… Maintenant, depuis le 1er février, il (Lucien)… est au camp d'Auvours, près du Mans. C'est très dur, mais il est très heureux d'être là et il a la facilité de revenir tous les quinze jours. Pour lui

et pour moi, c'est inespéré et c'est toujours trois mois que nous aurons l'esprit tranquille.

Les femmes gèrent seules la maison, les enfants, l'atelier ou le commerce… avec un moral souvent en berne…

Le commerce n'est pas formidable, mais nous n'avons pas encore trop à nous plaindre de ce côté ; en ce moment, le tout est d'en vivre et à la place qu'aurions-nous fait ?…

Francis (son fils), lui, a passé jusqu'à présent un bon hiver malgré ce froid terrible. Son papa lui manque beaucoup pour expliquer ses devoirs ; malheureusement, ces petits bouts souffriront de la guerre…

En outre, l'hiver 1939-1940 est particulièrement rude (cf. ci-dessus :« … malgré ce froid terrible »). Le mois de janvier 1940 est le plus froid depuis 1838 ! On relève -15° à Paris, -17°à Rennes, -21° à Saint-Quentin, la Seine charrie des glaçons… Et une nouvelle vague de froid survient en février : il gèle dans tout le pays, y compris en Corse !

L'inquiétude, le désarroi dominent.

« Quelle terrible chose que cette guerre et savoir quand et comment elle finira, c'est un grand problème que personne ne peut résoudre…

Nous aurions été heureux, je crois, si cette guerre n'était pas arrivée… »

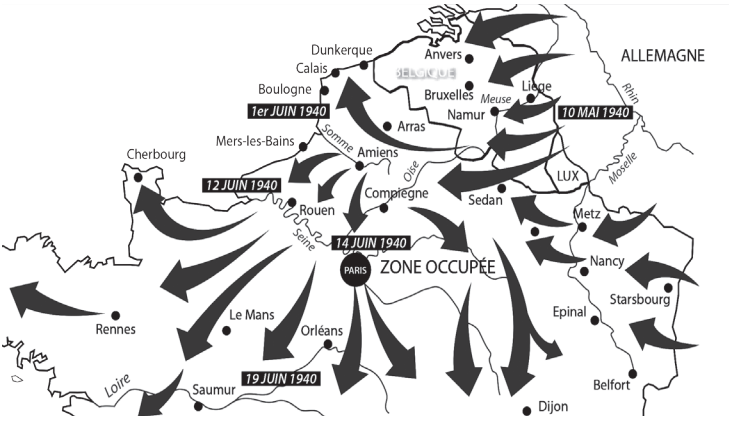
Pourtant, Marguerite reprend espoir. Elle ose même évoquer l'après-guerre et le bonheur.

« Il faut espérer en voir la fin bientôt et se retrouver tous les trois, c'est tout ce que l'on demande pour l'instant… »

L'attaque allemande du 10 mai 1940 marque la fin de tous les espoirs.

Chapitre 2

17 mai 1940 – 18 juin 1940
Débâcle et exode
La séparation



La Guerre-éclair (*Blitzkrieg*)

À partir du 10 mai 1940, les troupes allemandes passent brutalement à l'attaque à l'ouest après la drôle de guerre. Ils envahissent sans coup férir les Pays-Bas, la Belgique et le Nord de la France. Leur avance est précédée de bombardements destinés à paralyser les communications.

Le 10 mai, à Amiens, les sirènes d'alarme retentissent puis la nouvelle de l'attaque allemande est annoncée à la radio. Des avions allemands sont aperçus, on entend parler de bombardements sur Abbeville et Doullens, mais, paradoxalement, la population est loin de céder à la panique tant la confiance dans la défense française est grande. La frontière française est infranchissable, pense-t-on.

L'optimisme prévaut encore les jours suivants, d'autant plus que la radio, les journaux diffusent des nouvelles plutôt rassurantes. Le passage de voitures belges de plus en plus nombreuses n'émeut guère la population, mais, le 15 mai, commencent à s'y mêler des véhicules de l'Aisne et du Pas-de-Calais. Le soir, on apprend que l'ennemi a franchi la Meuse.

Cette fois, la peur s'empare de la population et le mouvement d'exode commence le 16 mai. Le lendemain, 17 mai, le calme revient, les autorités rassurent et appellent au calme. Pourtant,

on voit maintenant refluer à Amiens, mêlés aux réfugiés, des soldats, hommes du rang et officiers, éléments de l'armée combattante française ! ? L'exode s'intensifie. La débâcle s'amorce.

Après un premier bombardement le 18 mai, une pluie de bombes s'abat le lendemain, 19 mai, sur Amiens.

Le 20, les Allemands font leur entrée dans une ville ravagée qui s'est vidée de ses habitants.

Début des Carnets

Vendredi 17 mai 1940

La veille, les Yvert[1] étaient partis ! Sans crier gare ! Le lieutenant Delgove m'avait dit aussi de préparer les archives, c'est pourquoi j'ai conseillé le départ immédiat *(de la famille)* pour Mers-les-Bains *(résidence secondaire des grands-parents, sur la côte picarde, à 75 kilomètres d'Amiens).*

On a préparé les bagages et on n'a pu partir que ce jour, pour arriver vers 7 heures à Mers. Là, je laisse tout en plan et je vais trouver Samsoen[2] pour qu'il me conduise à Amiens dans sa voiture et qu'il ramène Mme Lafaux et ses parents.

Arrivés à Picquigny à 9 h 45, barrage : on ne passe pas. Moi si, je peux passer à pied, mais Samsoen et sa voiture, demi-tour ; rien à faire ! Nous avons essayé par la route de Saint-Sauveur, mais rien à faire, on ne passe pas.

Je rentre donc à pied à Amiens, tout en bougonnant, par la route de Saint-Sauveur. Pas une voiture en vue allant sur Amiens. Après 5 ou 6 kilomètres, je vois arriver une voiture allant sur

1. Imprimeurs très connus au niveau national et au-delà pour leurs catalogues de timbres-poste qui font toujours autorité ; Armen avait naturellement des relations professionnelles et même amicales avec eux.

2. La famille Calame-Samsoen habitait Amiens et possédait une grande villa à Mers-les-Bains, *Les algues* ; la grand-mère, les parents et leurs filles étaient des amis de la famille.

Amiens. Je fais stopper ! C'est un colonel avec un autre officier et deux à l'avant. Le chauffeur se serre et je m'assieds sur le deuxième, à moins que ce soit lui qui s'assoit sur moi.

Enfin, serrés comme des sardines, on arrive devant l'Hôtel-Dieu *(détruit quelques jours plus tard par les bombes allemandes)* où je descends et je remercie. Je cours à Saint-Charles (*où se trouve son unité*), j'avais peur qu'ils soient partis. Ils sont encore là, à se préparer. On attend des ordres !

Je vais me coucher bien tranquillement à la maison.

Samedi 18 mai 1940

Jusqu'à midi, rien de particulier ; après-midi, premier bombardement sur la gare Saint-Roch.

J'étais à Saint-Charles, je tenais ma bicyclette, je ne sais trop si c'était pour sortir ou si je rentrais.

Au premier sifflement de la bombe, je n'ai rien pigé, je ne bougeais pas ou plutôt je ne voulais pas lâcher ma bicyclette ! C'est Delvallée qui m'a appelé, me disant que c'étaient des bombes et, lâchant ma bicyclette, je suis allé me mettre à l'abri, pas dans une cave, bien sûr, mais sous une arcade.

Un peu plus tard, je suis allé du côté de la gare Saint-Roch : un train flambait et des soldats anglais sortaient d'un peu partout, pleins de poussière…

Ce soir-là, je rentre aussi à la maison, je prépare mes affaires, dont mes belles chaussures jaunes avec des formes STP à l'intérieur et je me couche.

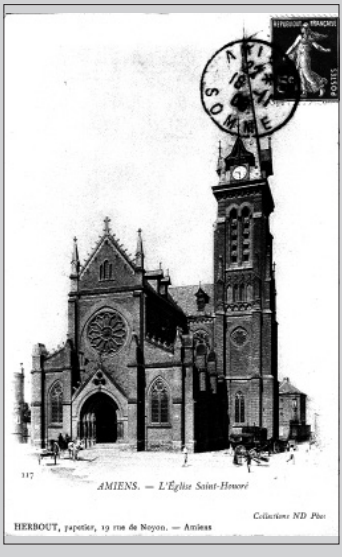
La nuit, des bombes étaient lancées sur la boulangerie de l'Union *(boulangerie coopérative de production et de vente)* et aux alentours. Pas mal de dégâts ; je n'ai rien entendu !

Dimanche 19 mai 1940

Ce matin, en passant devant Saint-Honoré, je vois la chaisière à la porte de l'église et je lui demande : « Alors, la messe de 11 h 30, elle aura lieu ?

« Bien sûr, me répond-elle, M. le curé vient de me le dire à l'instant ».

J'avais l'intention d'aller à cette messe, mais était-ce appré-



hension ou paresse ? Je ne sais, je suis resté à la maison à préparer mes affaires à nouveau et entre deux, j'essayais de capter des nouvelles avec notre appareil acheté 300 francs à la salle des ventes. Une lampe étant amochée, il fallait tapoter dessus jusqu'à ce qu'elle s'allume et on avait alors les postes qu'on voulait.

Que racontait-on à ce moment-là ? Très probablement encore un colmatage quelque part sur le front !

Enfin, mes préparatifs de départ n'allaient pas vite. Je voulais abandonner ma valise de fibrine marron et voulais en conséquence tout mettre dans ma sacoche de cuir et deux musettes.

Entre deux, je voulais encore manger quelque chose. Je n'avais pas l'intention d'aller manger à Saint-Charles avec les autres. Je ne sais pas pourquoi, quelque chose me disait : « Allons, reste ici, n'y va pas ! »

Enfin, en plein travail avec mes musettes et compagnie, d'un seul coup un sifflement, un boum formidable et des carreaux de la maison volent en éclats ! Je n'avais entendu aucun son de sirène ; elle devait être enrhumée ou bien une bombe a dû lui couper le sifflet du premier coup.

Je n'ai pas demandé mon reste ! J'ai vite fait de dégringoler à la cave et comme les « boum » continuaient avec de beaux sifflements, je m'enfonçais d'une cave à une autre, cherchant la plus sûre. J'ai finalement choisi celle au vin, où je me suis fourré en fermant la porte derrière moi. De temps en temps, j'entrebâillais la porte et j'essayais de savoir si c'était la fin puis je m'enfonçais à nouveau dans mon trou.

N'entendant plus rien, j'avance prudemment vers l'escalier, je monte quelques pas, mais vite demi-tour ! Je rentre dans ma tanière, ce n'est pas fini !

Enfin ! Cette fois-ci, on peut sortir, je crois ! On n'entend plus rien. Dans le hall, j'essaie d'en finir avec mes paquetages, mais là, cette fois-ci, je suis pressé de sortir. J'ai peur qu'une bombe m'ensevelisse seul dans cette maison ! J'aimerais sentir du monde autour de moi, mes camarades, c'est plus réconfortant. Mon choix est vite fait. J'abandonne ma valise, mes chaussures (que je regretterai toujours ; elles étaient ressemelées, du caoutchouc tout neuf par-dessus, bout en fer, bien cirées !!! C'est malheureux !)

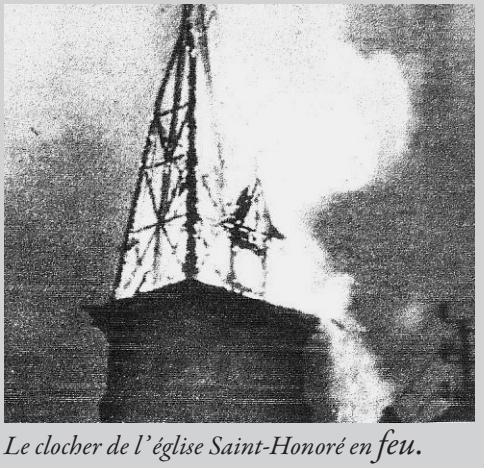
Avant de partir, j'ai néanmoins le courage de remonter, pour voir s'il y a des dégâts. À part les carreaux cassés, rien ; et même, beaucoup de carreaux sont intacts aux premier et deuxième étages sur le boulevard, je pense (je ne me rappelle plus).

J'ajuste les rideaux bien tirés et maintenus par des chaises… et au revoir ma maison, notre maison. Adieu, peut-être ! Te trouvera-t-on en ruines ? J'ai tes photos dans ma poche ! Au revoir, va, et à la grâce de Dieu !

Je sors, je ferme à clé. La grande glace de vitrine du café d'en face est en morceaux, son rideau se balade lamentablement au-dehors.

Je croyais que beaucoup de choses étaient détruites autour de nous ! Je croyais que des bombes étaient jetées sur la voie en face ! Je croyais que le tunnel était visé ! Rien !

Je vois Mlle Demonchy *(une voisine et amie)* : « Quel malheur, M. Kurkjian ! Quel malheur ! »



Le clocher de l'église Saint-Honoré en feu.

Les carreaux du 62 boulevard Pasteur sont cassés. Les volets n'étant pas fermés, au rez-de-chaussée en particulier, les rideaux se balancent lamentablement dans la rue. Je n'ai pas la clé du 62 (*boulevard Pasteur*) c'est Mlle Demonchy qui l'a. Je n'ai pas le courage d'entrer et de fermer les volets, j'ai peur que les

avions reviennent pendant ce temps et j'ai hâte de rejoindre mes camarades à Saint-Charles. Je voudrais savoir ce qu'ils sont devenus. Je charge donc Mlle Demonchy de fermer ces volets et je me dépêche vers Saint-Charles.

Quelle désolation sur la place Beauvais ! L'église Beauvais *(église Saint-Honoré)* en ruines, des pierres énormes éparpillées tout autour !

Le bureau de la place est tout autour saccagé, l'abri souterrain de la place Beauvais creusé d'un entonnoir énorme ! C'est la désolation sur toute cette place, mais malgré tout, sur le boulevard Pasteur et l'entrée de la rue Le Nôtre, les dégâts ne sont pas énormes à ce moment-là. Du moins, autant que j'ai pu en juger d'un coup d'œil rapide, car je ne suis pas observateur par nature et d'autre part j'ai hâte de me mettre à l'abri à Saint-Charles.

J'arrive enfin à Saint-Charles ! Quel branle-bas !

Tout le monde ou presque est fourré à la cave, sauf quelques braves plus courageux qui essaient de secourir les blessés et autres.

Le bâtiment lui-même n'a pas beaucoup souffert, à part des carreaux cassés, portes et fenêtres arrachées et un fouillis indescriptible causé par le déplacement d'air.

Il y a des morts sur la place, surtout du côté du mur de Saint-Charles sur le boulevard. Là, il y avait un gros camion belge en stationnement, rempli de soldats belges. Une bombe est tombée en plein dessus, je pense, ou tout au moins à quelques mètres, renversant le camion comme fétu de paille en creusant un entonnoir énorme à cet endroit. Un malheureux était pris sous le châssis énorme du camion. Attirés par ses cris de détresse, des COA de chez nous l'avaient retiré de sa position (mourant), en plein sous le bombardement.

Enfin ! Le lieutenant était occupé au rez-de-chaussée avec un douanier du Nord qui avait un éclat de verre dans l'œil. Il essayait de le lui retirer, mais comment Seigneur, avec quoi ? Je lui tends mes pinces à timbres et il essaie avec ! Je lui vois tirer la peau du blanc de l'œil, mais l'éclat ne vient pas, c'est affreux ! Je n'insiste pas. Mais lui, le lieutenant, plus courageux, continue, et on m'assure qu'il est parvenu à le lui retirer. Tant mieux !

Je descends à la cave à mon tour. Quel monde ! Femmes, enfants, vieillards, soldats, réfugiés belges, etc. Personne ne veut bouger, une peur de tous les diables !

Il y a là des soldats couverts de poussière de la tête aux pieds, pâles, hâves, hébétés ! Je me renseigne. Ils étaient sous les murs de Saint-Honoré, ils étaient assez nombreux. Les ruines en ont enseveli une bonne partie et ils sont là, deux ou trois rescapés ; pauvres malheureux ! Voilà ma première émotion !

Tout ce monde est là depuis le début du bombardement, c'est-à-dire 12 heures et quelques minutes, donc personne n'a mangé et personne n'ose sortir, comme moi d'ailleurs, je ne suis pas plus fier que les autres.

Enfin, je me ressaisis un peu. Il faut faire un tour de la cave, peut-être pourrais-je être utile à quelque chose ! Dans un coin de la cave sur la rue de Beauvais, du côté du boulevard, je tombe en arrêt devant un groupe des sœurs de l'Espérance[1]. C'est une joie, c'est un réconfort pour moi et aussi pour ces sœurs qui prient avec leurs chapelets.

« M. Kurkjian, c'est la Providence qui vous envoie !

— C'est possible ! Courage, mes sœurs, ayez confiance, nous allons tâcher de faire un peu de bien autour de nous. Vous êtes infirmières et on a besoin de vous. »

Il y a là la supérieure, mère Saint-Léon, sœur Saint-Urbain, la sœur économe, la sœur espagnole qui avait tricoté mes guêtres et une cinquième dont je ne me souviens plus le nom.

À côté de nous, un capitaine est étendu, pâle, livide, sans mouvement presque et presque seul, abandonné ! Je m'en approche, je demande ce qu'il a, il est commotionné. Mais nom d'un chien, personne ne s'en occupe donc ? Je lui prends la main : « Mon capitaine », lui dis-je gentiment. À ces mots, il ouvre les yeux et me serre la main en signe de reconnaissance. Je me sens tout remué, je lui mets une main sur le front et de l'autre je lui caresse la main : « Courage, mon capitaine, on va s'occuper de vous. » On court chercher une paillasse, on l'étend dessus. J'amène une sœur, que

1. Les sœurs de l'Espérance, qui soignent les malades à domicile, ont leur couvent non loin de Saint-Charles, au 1 boulevard de Guyencourt (*photo p. 115*).

faut-il faire ? Il faut de l'eau de mélisse, il n'y en a malheureusement pas ! Je cours chez Barras [1]. Mme Barras est dans sa cuisine en train de préparer son départ.

Elle n'a pas d'eau de mélisse, elle me conduit dans sa boutique et me dit : « Prenez ce que vous voulez » et me tend une bouteille de cognac trois étoiles. Je suis tout remué de son geste. On se dit au revoir d'une façon poignante et, comme frère et sœur, on s'embrasse. « Bonne chance et que Dieu vous préserve ! »

Je reviens à ma cave auprès du capitaine avec ma bouteille de cognac. Inutile, un autre en a rapporté de chez Barras avant moi et en a passé au capitaine. Je ne débouche donc pas ma bouteille et la conserve comme réserve.

Le capitaine ne va pas mieux. Il faut lui faire une piqûre, dit la sœur. On cherche dans la pharmacie de l'abri et on trouve ce qu'il faut. La sœur espagnole lui fait la piqûre. Un moment après, une ambulance vient le chercher. Espérons que ce malheureux est sauvé.

Une femme se trouve mal, elle va tomber. On court… un matelas ! On l'installe et on fait ce qu'on peut.

L'heure avance et tout ce monde n'a rien mangé. Il y a de pauvres gosses, cela me fend le cœur.

Pour notre détachement, on a apporté du pain et des conserves, car il est décidé que nous partons ce soir. Pour où ? Le lieutenant va essayer de se mettre en rapport avec l'intendance, commandant Benoist ou capitaine Joly.

Je passe une boule aux sœurs. J'en prends une autre que je découpe en morceaux et distribue avec un bout de chocolat. « À moi, monsieur ! Au petit, SVP ». Il en faudrait beaucoup, mais que faire ? On ne peut pas distraire trop de pain sur nos hommes. Quoique, nom d'un chien, les hommes peuvent attendre ! Il me semble que les femmes et les enfants passent avant.

Il faut croire que tout le monde ne pense pas pareil et si je ne me trompe pas, un sergent L., qui distribuait le pain et le reste, m'a fait l'observation « D'abord nos hommes ! » parce que je

1. M. et Mme Barras tenaient un commerce alimentaire rue de Beauvais.

voulais donner à manger aux deux ou trois malheureux soldats couverts de poussière sauvés des ruines de Saint-Honoré. Je ne sais vraiment pas comment on peut avoir le cœur de refuser un morceau de pain à ces rescapés de la mort qui vous regardent avec des yeux hébétés ! Ils sont pourtant des nôtres, des camarades, des Français et beaucoup plus à plaindre que nous, ils viennent d'échapper à la mort ! Quelqu'un me dit après coup qu'on leur avait donné le nécessaire. Tant mieux.

Je rencontre aussi dans cette cave une sœur de chez Mlle Mabillard, celle qui venait chercher à Saint-Charles du manger pour les petits de la route de Paris[1]. Elle est accompagnée par la petite bonne de Lechopier. Elle a été remerciée, jeudi je crois, car madame ne voulait pas s'embarrasser de sa personne. C'est triste de voir une chose pareille dans une telle circonstance.

Elle me demande conseil (je parle de la sœur) sur ce qu'elles doivent faire : partir à Pont-de-Metz, où une propriété est à leur disposition ? Que voulez-vous que je leur réponde ? Je leur conseille de rester chez elles. Est-ce une bonne inspiration ? Que sont devenus ces malheureux petits, au nombre de soixante-dix je crois, plus les sœurs ? Elles m'offraient aussi leurs porcs à prendre, mais que voulez-vous que j'en fasse ?

Barras est dans la cave aussi. Il voudrait partir. Il a une voiture Citroën[2] (*la fameuse voiture* Martial *dont il sera question au fil des correspondances*) à la porte de Saint-Charles, mais rien à faire pour la faire démarrer ! Des amis vont le prendre avec sa femme et sa fille et il me confie sa voiture. Il y a du chocolat dans le coffre arrière qu'il me laisse pour en faire un bon usage. Merci, mon ami.

Les sœurs ne savent pas quoi faire, où aller. Je leur promets de m'en occuper et je vais dire au lieutenant qu'on pourrait les prendre avec nous comme infirmières, avec cinq sœurs de la

1. Il s'agit de « la Maison de charité pour les mineures sans ressources », située au n° 287.
2. Cette voiture, placée un peu par hasard sous la responsabilité d'Armen, sert donc à évacuer les sœurs de l'Espérance. Elle sera par la suite utile aux soldats du 2e COM. dans leurs pérégrinations et nous la retrouverons fréquemment.

clinique Perdu, à côté de l'église Saint-Martin (la clinique étant détruite, elles étaient à l'abri à Saint-Charles aussi).

D'accord, les sœurs viendront avec nous, dans la direction de Fluy [1], comme première étape.

Je leur annonce la nouvelle, surtout qu'à Fluy nous sommes en pays de connaissance (*nous y avions de la famille*). Les sœurs connaissent la famille Jumel et moi, les Fouré et Denise, etc.

On essaie de mettre en route la voiture de Barras, rien à faire ! Je demande aux sœurs de prier afin que nous puissions nous servir de cette voiture pour évacuer les sœurs les plus âgées. On réussit enfin et on évacue trois sœurs, de l'Espérance et de la clinique. On attend le retour pour un deuxième et troisième voyages, mais le temps passe et la voiture ne revient pas !

Pendant ce temps, dans la cave, on s'énerve ! Le bombardement a coupé l'électricité et l'eau. Sans lumière dans cette cave, c'est un tombeau ! Il faut de la lumière.

Je me souviens que quatre lampes-tempête ont été montées au bureau pour éviter un vol. Je demande qu'on aille les chercher, personne ne veut y aller. Je ne balance pas, j'y vais et descends triomphalement avec mes lampes, que j'allume et distribue dans les coins indispensables ! Ouf ! Ça va mieux ! Un petit rayon de lumière, c'est un peu de vie, un peu d'espérance dans un tombeau.

« Monsieur, monsieur ! Il y a des parachutistes au fond, qui font des signaux ! » Il faut croire que j'ai belle allure avec mon casque sur la tête, me voilà maintenant chargé de faire la police ! On me dit qu'il s'agit de sœurs et comme la veille un prêtre aurait été arrêté faisant des signaux aux environs de la boulangerie de l'Union, je juge utile de calmer ce monde. J'y vais. Ce sont des sœurs de la rue Deberly, je crois. Elles sont dans l'obscurité et de temps en temps elles allument une lampe de poche pour voir l'heure ou encore voir clair ! Et c'est ça, les signaux !!

Je tranquillise mon monde, ce qui n'est pas commode ! Pensez donc, faire des signaux à des aviateurs, dans une cave !!!

Enfin, nous allons bientôt partir. Les sœurs de l'Espérance

1. Village situé à 18 kilomètres à l'ouest d'Amiens.

voudraient retourner à leur chapelle sauver les vases sacrés et me demandent de les accompagner. C'est peu de choses, mais l'atmosphère est tellement pesante, nous avons tous une telle peur de sortir que c'est presque un acte héroïque ! Je leur conseille d'y aller seules ! Rien à faire, il faut que je sois leur ange gardien ! Enfin, mes sœurs, leur dis-je :

« J'ai trois enfants, Dieu ne voudra pas qu'il m'arrive quelque chose. Venez avec moi. »

Deux sœurs me suivent. Vous ne pouvez pas savoir la peur qui s'empare de moi. On a une frousse du diable d'être surpris par des avions, qui ne sont d'ailleurs pas revenus avant 21 ou 22 heures.

Les sœurs ouvrent la porte ; je les attends dans le couloir, pas très fier, je vous assure, à ma honte. Enfin, elles reviennent contentes, avec les vases dans un sac et on se sauve contents. Voilà du bon travail !

Ah ! si je savais, si j'étais un peu moins pleutre, on aurait pu sauver bien d'autres choses. À ma décharge, je ne savais pas, c'était le premier bombardement et on était littéralement terrorisés.

Le moment du départ approche, c'est pour 20 heures. Enfin nous partons… et tous ces malheureux qui sont là, n'osant mettre le nez dehors, nous voyant partir. « Et nous, qu'allons-nous devenir ?» Ils croyaient, les malheureux, que nous pouvions quelque chose pour eux ! Seigneur, que c'est triste ! Que sont-ils devenus, tous ces enfants, femmes et autres dans ces caves ? Souhaitons que rien de tragique ne leur soit arrivé.

Nous sortons donc rapidement par la rue Saint-Honoré et les boulevards, nous prenons la route de Pont-de-Metz. Les sœurs sont autour de moi et la petite sœur espagnole ne veut rien entendre ; elle veut porter une de mes musettes en bandoulière.

Dans le milieu de la rue Saint-Honoré, voilà que notre voiture revient. Rapidement, deux ou trois sœurs montent et nous continuons.

Les canalisations d'eau sont crevées, l'eau jaillit de partout et il faut presque de petits ponts pour traverser certains coins. À la sortie d'Amiens, des barrages anglais nous arrêtent et il faut que le lieutenant Delgove reconnaisse ses hommes à la lumière d'une lanterne. Les sœurs ont été passées comme infirmières du détachement.

Le feu fait rage à Amiens, nous voyons des flammes énormes monter de toutes parts, que c'est triste, que c'est triste... et ceux qui restent ?

On passe Pont-de-Metz à côté des réservoirs d'essence « Énergie » et un peu plus haut on voit à nouveau des avions allemands se diriger sur Amiens.

Qu'ont-ils fait encore ? N'y en a-t-il pas encore assez ainsi ? Non ! L'œuvre de destruction continue. Messieurs, nous nous en souviendrons !

Égoïstes, cependant nous continuons, nous nous occupons de nous pour le moment. Amiens, on verra plus tard.

Vers 20 heures, départ sur Fluy, arrivés à 2 heures du matin.

Trois jours avant les bombardements, à Mers-les-Bains... Edgarde...

Mon mari nous a conduits à Mers avec la voiture le vendredi 17 à 5 heures du matin. Il est retourné immédiatement avec M. Samsoen, qui n'a pas pu rentrer dans Amiens. Lui a pu continuer à pied.

Dimanche 19, lundi 20 mai : Mers-les-Bains

Plus de gaz, plus d'électricité, plus de pain, plus de nouvelles.

La ville, la plage est pleine de réfugiés. Des voitures abandonnées partout, faute d'essence. Beaucoup de Belges et tout le Nord de la France descendent. Des soldats fuyant me disent : « Les Allemands sont derrière nous. Partez ! »

Papa me dit : « Je ne veux pas rester avec les Allemands. Je pars en bicyclette ».

Qu'allons-nous devenir ? Que faire ? Rester seule ici avec mes deux enfants et maman, et j'en attends un autre d'un moment à l'autre ? En plus, nous sommes sérieusement bombardés et c'est affreux, ces avions en piqué ! Une voisine est venue avec ses enfants dans notre cave. Elle a presque piqué une crise de nerfs. J'ai

dû me gendarmer, me montrer même très dure et j'ai fait prier tout le monde très fort.

C'est notre seul recours, notre seule planche de salut, notre foi en Dieu. Monique et Nicole m'ont dit : « Avec toi, maman, et le bon Dieu, nous avons confiance ».

Espérons.

Récapitulatif de l'évacuation par Edgarde

Partis d'Amiens	Vendredi 17 à 5 heures du matin. Samedi 18 à lundi 20 : Mers.
Partis de Mers	Mardi 21 à 5 heures du soir. Dormi à Dieppe. Mercredi 22 : réparation Yvetot - Bac. Jeudi 23 : Argentan. Vendredi 24 à samedi 25 : panne à La Jarrière. Dimanche 26 à 8 heures du matin : clinique Laval.

Lundi 20 mai

Arrêt à *Saint-Aubin-Montenoy*. Bombardement au moment de distribuer le pain pour manger, autour de la mare.

Le soir, assez tard, arrivée à Tronchoy [1]. C'est là qu'on a eu du lait, je crois.

Mardi 21 mai

De Tronchoy à Ellecourt.

1. La commune de *Tronchoy* est aujourd'hui fusionnée avec *Hornoy*, devenue *Hornoy-le-Bourg*.

Lettre d'Armen, envoyée à Mers-les-Bains, semble-t-il, d'après sa lettre du 25 mai
(cf. p. 44)

A. Kurkjian, 22 mai 1940

Ma chère Edgarde,

Quelques mots pour te tranquilliser à mon sujet. Je suis depuis hier à Ellecourt (Seine-Inférieure [1]), en bonne santé, sois tout à fait tranquille à mon sujet.

Et toi ? Es-tu toujours à Mers ? Es-tu partie plus loin ?...

Cinq sœurs de l'Espérance, dont la mère, sœur Saint-Urbain, je les ai évacuées sur Fluy et confiées à la famille Fouré qui les accompagnera plus loin en cas de besoin. Ces sœurs ont beaucoup prié pour toi et les enfants et continuent de le faire.

De gros baisers à tous.

Ton Armen

Adresse toujours ainsi à l'armée :
2e COMA Dt Saint-Charles
par Bureau central militaire

1. La Seine-Inférieure est devenue la Seine-Maritime en 1955.